Revue d'Histoire Méditerranéenne. Vol. 8, n° 02. Juin 2026 p. 168 - 181

P-ISSN: 2716-764X, E-ISSN: 2716-7747

Reçu le :18 – 04 - 2026	Accepté le : 28 – 06 - 2026	Publié le : 30 – 06 - 2026

La Méditerranée antique : Une mer au milieu des hommes, une terre de passage et de transition

The ancient Mediterranean: A sea amongst people, a land of passage and transition

OUACHOUR Fatima
Centre de Recherche en Histoire Atlantique et Internationale (CRHIA) - Université de Nantes. France
fatima.ouachour@ac-nantes.fr

Résumé :

La Méditerranée antique se présente comme un espace singulier. Mer au milieu des terres et des hommes, espace structuré par des réseaux de circulations reliant ses rives, la Méditerranée ancienne est intrinsèquement hétérogène et multiple. Si c'est par la mer que se sont effectués les échanges commerciaux, guerriers, religieux, artistiques et scientifiques, c'est dans les cités, lieux d'expérience de l'altérité que les différences se sont côtoyées. Que ce soit Rome, Carthage ou Alexandrie, chacune d'elle évoque l'image d'une diversité intégrée au cœur d'un espace commun.

Les outils conceptuels issus de l'historiographie classique permettent, en partie, de rendre compte de cette diversité et d'illustrer la Méditerranée antique comme lieu de rencontre et de confrontation avec l'autre. Toutefois, les catégories d'hellénisation, de punicisation, ou de romanisation, façonné à la fois par l'héritage classique de la Grèce et de Rome et les constructions culturalistes de l'historiographie moderne, envisagent une approche globale asymétrique en considérant certaines régions méditerranéennes comme des périphéries dépendantes des apports extérieurs. Or, l'histoire de la Méditerranée ancienne se laisse difficilement appréhender par des conceptions et des catégories réifiantes.

Cette étude a donc pour objet de repenser ces critères d'analyse et d'envisager l'histoire ancienne de la Méditerranée en intégrant les notions de réseau et de connectivité. L'examen croisé des sources anciennes, littéraires et archéologiques, enrichi par les avancées de l'historiographie contemporaine permet d'observer les processus d'intermédiarité et les dynamiques de circulation dans la structuration des espaces méditerranéens. Les travaux récents sur l'archéologie maritime et les mobilités, associés à une relecture des sources anciennes, ont largement œuvré au renouvellement des grilles d'analyse. Enrichis par les apports conceptuels des sciences sociales, ces outils invitent à reconsidérer les modalités d'interactions entre les sociétés méditerranéennes.

Les résultats montrent que la prise en compte des réseaux, des mobilités et des transferts, illustrent davantage la dynamique des interactions et des interconnexions humaines, matérielles et immatérielles entre les différentes régions de la Méditerranée antique. Cette démarche permet également d'intégrer pleinement la Méditerranée africaine comme l'un des multiples centres de cette entité géographique et non plus comme une simple périphérie. La convergence conceptuelle favorise l'émergence d'un cadre interprétatif renouvelé et le dépassement d'une fragmentation topographique au profit d'une lecture ancrée sur la connectivité, permise par la mer elle-même. Si la terre sépare, la mer relie. Dès lors, la Méditerranée antique apparaît davantage comme un espace intermédiaire propice à la création d'une multitude de Méditerranées à la fois singulières, influentes et interconnectées.

Mots clés : Altérité ; Connectivité ; Réseau ; Hybridation ; Méditerranée Africaine ;

Abstract :

The ancient Mediterranean presents itself as a unique space. A sea surrounded by land and people, a space structured by networks of movement linking its shores, the ancient Mediterranean are intrinsically heterogeneous and multifaceted. Whilst trade, warfare, religion, art and science were conducted by sea, it was in the cities – places where otherness was experienced – that these

differences coexisted. Whether Rome, Carthage or Alexandria, each evokes the image of diversity integrated at the heart of a shared space.

The conceptual tools derived from classical historiography enable us, to some extent, to account for this diversity and to illustrate the ancient Mediterranean as a place of encounter and confrontation with the 'other'. However, the categories of Hellenisation, Punicisation or Romanisation – shaped both by the classical heritage of Greece and Rome and by the culturalist constructs of modern historiography – adopt an asymmetrical, global approach by treating certain Mediterranean regions as peripheries dependent on external influences. Yet the history of the ancient Mediterranean is difficult to grasp through such reifying concepts and categories.

The aim of this study is therefore to rethink these analytical criteria and to examine the ancient history of the Mediterranean by incorporating the concepts of networks and connectivity. A cross-examination of ancient literary and archaeological sources, enriched by advances in contemporary historiography, enables us to observe the processes of intermediation and the dynamics of circulation in the structuring of Mediterranean spaces. Recent research on maritime archaeology and mobility, combined with a fresh reading of ancient sources, has contributed significantly to the renewal of analytical frameworks. Enriched by conceptual contributions from the social sciences, these tools invite us to reconsider the nature of interactions between Mediterranean societies.

The results show that taking into account networks, mobility and exchanges provides a clearer picture of the dynamics of human, material and immaterial interactions and interconnections between the various regions of the ancient Mediterranean. This approach also makes it possible to fully integrate the African Mediterranean as one of the many centres of this geographical entity, rather than merely as a periphery. Conceptual convergence fosters the emergence of a renewed interpretative framework and moves beyond topographical fragmentation in favour of an interpretation grounded in connectivity, made possible by the sea itself. Whilst land separates, the sea connects. Consequently, the ancient Mediterranean appears more as an intermediate space conducive to the creation of a multitude of Mediterranean's that are at once distinct, influential and interconnected.

Key words: Otherness; Connectivity; Hybridisation; Networks; African Mediterranean;

E-mail de correspondance: : fatima.ouachour@ac-nantes.fr

Introduction :

Il est communément admis que le terme Méditerranée se rattache à l'expression latine « Mare Mediterraneum » signifiant la « mer au milieu des terres ». Attestée chez Pline l'Ancien (Pline, Histoire Naturelle : V, 18) et Solin aux I er et IIIe siècle ap. JC. (Solin, Les Merveilles du Monde : XIX), puis explicitement définie par Isidore de Séville au VIIe siècle (Isidore de Séville, Etymologie : XIII, 16), cette expression confirme l'idée que la Méditerranée antique se présente comme un espace de transition. A la fois mer au milieu des hommes et espace structuré par des réseaux de circulation reliant ses rives, la Méditerranée ancienne est intrinsèquement hétérogène et multiple et sa dénomination révèle nettement une conception de l'espace maritime fondé sur le passage et la mobilité. Toutefois, si c'est par la mer que se sont effectués les échanges (commerciaux, guerriers, religieux, artistiques, scientifiques), c'est dans les cités, lieux d'expérience de l'altérité, de l'acceptation et du refus, que les différences se sont côtoyées. De grandes cités, telles que Carthage, Cirta, Alexandrie d'Égypte, Athènes, Rome, Antioche, Pergame, entre autres, ont exercé chacune à leur manière un rôle de médiation entre des horizons humains et culturels variés. Elles évoquent, le plus souvent, l'image d'une diversité intégrée.

Or, pour interpréter ces espaces de convergence, la recherche historique est en partie, tributaires de mots et de conceptions en permanence rediscutés, tels que influences entre les peuples (Roland, 2002 : 272) ; contacts entre les cultures (définies parfois comme des entités séparées et réduites pour certaines inexorablement à l'absorption) ; punicisation ou punique ; hellénisation ;

romanisation, et plus récemment méditerranéisation pour penser la Méditerranée comme un espace carrefour. A cela s'ajoute les débats autour du terme civilisation (Bénéton, 1975 : 17 et 42), jugé ethnocentrique et réducteur, remplacé un temps par celui de monde jugé beaucoup plus neutre (monde ancien, monde grec, monde romain) car permettant d'intégrer la coexistence culturelle dans une définition plus ouverte (Roque, 1996 : 16). L'apport des Sciences Sociales aux Sciences de l'Antiquité va également contribuer à la multiplication des catégories d'analyse à travers les notions d'identité, d'ethnicité, ou encore d'acculturation pour tenter de définir le caractère composite de cet espace. Or, tour à tour et simultanément grecque, hellénistique, punique, romaine, la Méditerranée se décline assurément en Méditerranées plurielles.

Aussi, de quelle façon les concepts de d'hellénisation, de punicisation, et de romanisation rendent-ils compte de la variété des Méditerranées comme espace à la fois de confrontation et d'échange, de la diversité des peuples, des similitudes et des dissemblances ? Comment ces catégorisations abordent-elles les créations culturelles nouvelles et les identités communes marquées à la fois par le différent et le semblable ? Enfin, enrichi par le renouvellement conceptuel récent, en quoi ces termes permettent-ils d'illustrer la Méditerranée antique comme lieu de conception de l'altérité et d'expérience de la rencontre avec l'autre et de donner une place aux régions considérées par l'historiographie classique comme « périphériques » ?

Cette étude, basée sur un réexamen des sources anciennes et enrichie des travaux les plus récents, proposera une analyse des différentes Méditerranées, tout en réactualisant les concepts classiques, et en replaçant la Méditerranée Africaine dans les réseaux méditerranéens. Pour renouveler cette approche de l'histoire de la Méditerranée antique, les travaux théoriques récents sur les réseaux, sur les mobilités humaines et les connectivités, appliqués aux circulations anciennes, seront mobilisés pour enrichir les modèles d'analyse traditionnels au profit d'une lecture sur les dynamiques interactionnelles. Par ailleurs, ancrée dans une démarche comparative, cette étude examinera et confrontera des sources anciennes de nature différente (littéraires, archéologiques, maritimes) afin d'identifier nettement les formes de transferts et les processus d'intermédiarités dans un espace transitionnel marqué par des mouvements permanents.

1. La Méditerranée Grecque et Hellénistique : lieu d'expérience et de conception de l'altérité

Dès l'Antiquité, les auteurs grecs ont représenté la Méditerranée essentiellement comme un espace maritime dangereux. Homère, dans l'Odyssée, conçoit cette mer comme périlleuse, et, tout en décrivant le périple d'Ulysse, il insiste sur les épreuves qu'elle inflige à son héros
(Homère, Odyssée, 2012). Dans ses Enquêtes, Hérodote propose une cartographie tripartite de cet espace méditerranéen divisé entre l'Europe, l'Asie, et la Libye. Ce schéma induit une hiérarchie entre les différents espaces et figure le monde grec au centre (Hérodote, Histoires, 1990). Thucydide, dans la Guerre du Péloponnèse, affirme la suprématie maritime d'Athènes et la dimension stratégique de la mer (Thucydide, Guerre du Péloponnèse, 1953). Strabon, dans sa Géographie, décrit la diversité de la Méditerranée tout en renforce la hiérarchisation des différents territoires (Strabon, Géographie : I, 2) .

Quels que soient les auteurs, et ici, la liste est loin d'être exhaustive, l'ensemble de ces récits construit une géographie qui place le monde grec au centre et relègue les autres sociétés en périphérie. Cet héritage antique servira de modèle aux constructions historiographiques de la Méditerranée au XIXe. Cet espace sera pensé comme le berceau de la civilisation européenne selon un schéma linéaire qui envisagera les sociétés soit sous l'angle de la barbarie, soit sous l'angle de la civilisation (Reclus, 1876).

La Méditerranée grecque sera alors abordée sous l'angle civilisationnel et prendra appui sur les nombreuses études à propos de la culture, les mythes, les croyances, les organisations politiques et sociales, pouvant rendre compte de l'histoire grecque. Cette construction scientifique présuppose une certaine unité culturelle du monde grec aux époques archaïque et classique. Or, bien que les

Grecs se considèrent comme un même peuple qui se reconnaît par le biais de traditions et de valeurs communes, l'unité politique et culturelle d'un monde grec est à nuancer.

En effet, si les époques archaïque et classique ont tenté de représenter une certaine unité grecque, dans la mesure où comme le constatait Hérodote, tous les grecs parlaient la même langue et honoraient les mêmes dieux (Petit et Laronde, 2010 : 100), la civilisation grecque est née précisément au moment où les Grecs se dispersaient, se séparaient, migraient et fondaient de nouvelles communautés, atteignant les limites de la Méditerranée à l'ouest et la mer Noire à l'est (Malkin, 2011 : 21). D'ailleurs les Grecs appelaient parfois la Méditerranée « La Mer » ou « La Grande Mer » conçue essentiellement comme un axe structurant le monde habité
(Platon, Phédon : 109a-b). Ainsi, la période archaïque (VIIIe-VIe siècles) correspond surtout à la formation, plus que d'une civilisation, d'un réseau décentré de communautés grecques qui s'illustre par les nombreuses fondations de cités sur les rives de la Méditerranée (Cyrène, Apollonia, Taucheira sur le littoral libyen ; Massalia, Emporion en Méditerranée occidentale ; Pithécusse, Métaponte, Sybaris sur le territoire étrusque ; Sélinonte, Syracuse, Mégara Hyblaea sur les côtes de Sicile ; Héraclée du Pont, Trapézonte, Borystène sur les rives de la Mer Noire)
(Boissière, Grandjean, Virlouvet, 2005). Cités et colonies nouvelles qui vont, à leur tour, développer sur les territoires d'installation de nouvelles fondations, de nouvelles organisations politiques, sociales et religieuses. Ce qui fera dire à Cicéron, au 1er siècle avant l'ère chrétienne : « on dirait qu'il y a toujours, comme tissé en bordure des territoires barbares, un rivage grec » (Cicéron, République : II, IV-9). Il apparait donc, pour reprendre l'idée de Peregrine Horden et Nicholas Purcel, que le monde grec de la période archaïque, se caractérise à la fois par une « fragmentation topographique » des terres méditerranéennes, et « une connectivité » permise par la mer elle-même (Horden et Purcel, 2000 : 101). La terre sépare tandis que la mer relie.

Les Guerres Médiques (490-479), opposant les cités grecques à l'empire achéménide (perse) vont renforcer la représentation d'une Méditerranée grecque. Forte de ses victoires, Athènes s'affirme comme la plus importante puissance et thalassocratie du monde grec. La cité réoccupe le Chersonèse et certaines îles de la mer Égée ; elle établit des comptoirs et des colonies sur la mer Noire, fonde la ligue de Délos et réaménage le Pirée, qui devient le port le plus important du commerce méditerranéen. Selon l'historienne Anne Jacquemin, l'affrontement entre Grecs et Perses est, pour les Grecs du Ve siècle, le fait majeur de leur histoire ; elle précise que le succès de l'alliance entre une grande partie des cités grecques, va conforter les Grecs dans le sentiment de leur supériorité sur les barbares (Jacquemin, 2001). Elle s'appuie sur Hérodote, une des principales sources sur les Guerres Médiques, qui signale que la définition de la grécité témoigne d'une conscience d'une appartenance à un même monde. Toutefois, cette représentation est loin d'être binaire. Il s'agit surtout d'affirmer ce qui était reconnaissable, acceptable et communément grec au regard des différences observées sur l'altérité dans le cadre de la colonisation grecque en Méditerranée (Dubuisson, 1982).

Dans la seconde du IVe siècle, l'émergence du royaume de Macédoine et les conséquences des conquêtes d'Alexandre le Grand à l'époque hellénistique élargissent les horizons géographiques et modifient davantage le rapport à l'altérité et l'identité grecque. La diversité des peuples et du vaste territoire conquis par Alexandre défie inévitablement toute analyse trop uniforme. En effet, si dans la région de Bactriane, l'apparition de la culture grecque fut une nouveauté, il existait depuis longtemps, en Asie Mineure, une coexistence et des interrelations entre les Grecs et les populations locales telles que les Cariens ou les Lyciens.

C'est pourquoi les concepts d'hellénisme et d'hellénisation posent des difficultés d'interprétation pour les historiens. Certaines définitions supposent que l'hellénisme est à la fois un terme signifiant l'unité du monde grec et est synonyme de civilisation tandis que l'hellénisation s'apparente davantage à un processus qui permet d'atteindre l'hellénisme. L'hellénisation correspondrait alors à une démarche volontaire de domination de la culture grecque et à son « influence » dominante ayant transformé certaines sociétés locales dans le monde méditerranéen (Gatier, 2003). Autrement dit, par hellénisation, se percevrait un processus d'acculturation par lequel la civilisation grecque aurait

pénétré les mondes barbares selon différents critères mesurables. Et, comme le souligne Gilles Dorival (2012 : 213),

> « pour mesurer l'ampleur de ce phénomène, les historiens combinent plusieurs critères : la pénétration de la langue et de l'onomastique grecques ; l'importance numérique de mots d'origine grecque dans les langues barbares ; l'apparition et le développement de l'éducation à la grecque ; la présence d'idées d'origine grecque sur Dieu, l'homme et le monde ; le développement d'une littérature en grec ; la diffusion du modèle politique de la cité grecque et des royaumes hellénistiques ; le développement de l'urbanisation de type grec avec ses bâtiments, ses monuments, sa statuaire, sa décoration ; la pénétration de l'artisanat et de l'art grecs ».

Il apparait que ces définitions se basent le plus souvent sur la mesure[1] de la profondeur de l'hellénisation, ce qui supposerait une représentation fondée sur l'existence d'un acteur actif et d'un acteur passif. D'autre part, ce terme figurerait l'idée d'une unité culturelle à la fois par l'usage d'une langue officielle et par un système politique répandus dans tous les royaumes conquis, donnant à l'héritage d'Alexandre et à la période hellénistique, son unité et sa cohérence politique autant que culturelle.

Or, les conceptions évoluent et, sans nier les rapports de forces, elles montrent qu'aucune culture (Geertz, 1973), dont les définitions actuelles insistent sur les contours souples et non rigides, ne se laisse influencer fatalement et passivement, illustrant alors, à la suite d'Arnaldo Momigliano, les limites de l'hellénisation (Momigliano, 1979). Si ce terme a été initié par les travaux de Johann Gustav Droysen (Droysen, 2003) et repris par de nombreuses recherches, aujourd'hui, un certain nombre d'historiens et d'archéologues favorisent l'utilisation de concepts tels que : transfert culturel (Espagne et Werner, 1988), hybridation (Bhabba, 1994), métissage (Ouachour, 2011) ou encore réception (Payen, 2024) » pour tenter de comprendre et d'expliquer les processus et les résultats à l'œuvre dans la rencontre avec l'Autre.

En effet, le résultat d'une vie commune de plusieurs siècles ne correspond pas nécessairement à une fusion entre les peuples et les cultures, autrement dit, à une hellénisation généralisée. Dans ce cas, il ne s'agit donc plus de considérer l'hellénisation comme un concept clos présentant des éléments stables mais de l'utiliser comme une esquisse dont les contours ne sont pas fixés. Ce terme peut alors apparaître comme la représentation d'un processus qui, par les échanges dus aux contacts de toutes sortes, devient le reflet de l'expérience et d'une conception, entre autre, de l'altérité. D'ailleurs, lié à la rencontre et à l'expérience approfondie de l'autre développée par l'expansion d'Alexandre, l'homme devient la mesure de toute expression et le centre de toute conception. En effet, héritier de la conception grecque d'une partition du monde habité entre Grecs et Barbares, dont le Perse, l'autre, a constitué la figure symbolique et représenté l'idée d'un ennemi commun voire « global », la conquête d'Alexandre, les mariages des soldats macédoniens et des femmes persanes, la naissance d'Alexandre IV, de l'union du conquérant et de la princesse de Bactriane Rhoxane, vont rompre avec l'opinion de la nécessité de la prépondérance hellénique. Si l'accent était surtout mis sur les différences des civilisations, insistant donc plutôt sur la supériorité culturelle de la communauté hellénique, la possibilité de communiquer cette culture aux meilleurs parmi les barbares se concevait. D'ailleurs de nombreux indices nous rappellent que les catégories (Dench, 2004) « d'Hellènes » et de « Barbares » n'existaient pas en tant qu'entité culturelles hermétiquement scellés car l'humanité telle que la concevaient les Grecs, incluait les Barbares dans la mesure où ils partageaient une forme déterminée de civilisation (Dauge, 1981). Dans cette dialectique, la quête de l'altérité, quels qu'en soient les motifs, a conduit les individus et les collectivités à vivre l'expérience répétée et créative de la différence, ce qui n'empêche pas le mouvement de raisonnement fait d'attrait et de répulsion.

[1] Dans l'historiographie moderne, cette « mesure » est également appliquée aux notions de punicisation et de romanisation.

Ainsi, dans une dynamique polycentrique et tout en maintenant certains cadres de références antérieurs, l'hellénisme durant la période hellénistique va se montrer plus curieux que réticent à l'égard de l'autre, du différent, qu'aux époques archaïque et classique. C'est aux stoïciens et à leur éthique fondée sur la sagesse individuelle que se manifeste le premier cosmopolitisme politique qui traduit le sentiment de la commune filiation humaine exprimé notamment par Cléanthe (Cléanthe, Hymne à Zeus) à savoir, « une multitude d'hommes habitants ensemble et régis par une loi ». Bien que cet universalisme cosmopolite reste une utopie, il illustre néanmoins les changements sur la conception et la nécessité de l'autre, du différent, avec lequel, l'homme et la pensée, sont en contact à l'époque hellénistique. Il est ainsi affirmé que la condition humaine est la même, quel que soit le milieu où l'homme vit. Alexandrie en est alors l'illustration, et bien que la cité ait connu une coexistence et une intégration difficile entre les différents groupes de population qui l'ont constituée, certaines sources anciennes traduisent cette volonté de reconnaissance de la création d'une identité commune, débordant le cadre strict du statut juridique, celle d'Alexandrins. Citoyens ou non citoyens, Grecs, Juifs ou Egyptiens, ces différentes populations ont revendiqué leur appartenance à la cité et contribué à forger la culture alexandrine. Dion Chrysostome
(Kasprzyk et, Vendries, 2012) parle alors des alexandrins d'Égypte, comme un seul peuple, le peuple d'Alexandrie, réunissant toute l'humanité. Et ce n'est pas le fruit du hasard que cette pensée se soit développée en Égypte. En effet, cette région a toujours été un objet d'intérêt pour les Grecs depuis Homère, car il s'agissait pour eux d'un pays difficile à comprendre, avec des coutumes surprenantes, mais comme le lieu de préservation et de transmission de connaissances particulières (Momigliano, 1979 :13-14).

De cette manière, en s'envisageant sous l'angle des cités, l'étude de l'Histoire ancienne des royaumes hellénistiques (Lagide, Séleucide, Antioche, Pergame) est à même d'illustrer la capacité à composer et/ou intégrer la diversité. Alexandre le Grand créera sa cité idéale Alexandrie[2] sur le sol égyptien alors que son empire était très étendu, et de ce fait, intégrera alors l'Egypte, civilisation du Nil, dans l'Histoire de la Méditerranée qui sera aussi bien macédonienne, égyptienne, grecque, que romaine pour la période qui nous concerne. Par ailleurs, en modifiant le centre de gravité de l'hellénisme, Alexandre transformera la représentation de la Méditerranée grecque qui deviendra progressivement un espace parmi d'autres dans un monde plus vaste et connecté. Quant à l'Égypte, ce territoire sera au cœur des préoccupations politiques de l'empereur Auguste au début de son principat. Après les victoires d'Actium en 31 avant notre ère et d'Alexandrie en 30 avant notre ère, l'Égypte deviendra une des provinces romaines avec le statut particulier de province impériale, et dont les services administratifs seront dirigés par des chevaliers qui resteront concentrés à Alexandrie.

Si cette considération de la Méditerranée grecque et hellénistique dans un cadre d'étude plus large a été rendu possible par les travaux de Fernand Braudel (Braudel, 1985), ce sont, à sa suite, les recherches sur la micro-histoire (Ginzburg, 1980) qui ont permis de mieux saisir la complexité des interactions dans les structures civiques incarnées par les cités. Cette nouvelle approche a élargi les terrains d'études en intégrant les acteurs (Daklia, 2008) et leurs capacités à interagir. Ainsi, appliquée à la Méditerranée dite « classique », cette nouvelle approche intègre les mobilités, les réseaux formels et informels, les pratiques et l'usage du sacré, ainsi que les stratégies économiques locales. En mettant également davantage l'accent sur les négociations, les résistances, les appropriations, les acceptations et la multitude des recompositions, elle reconsidère la pertinence des notions de marge, de centre et de périphérie au sein de l'espace méditerranéen.

[2] Alexandrie d'Égypte car à travers le monde hellénistique, il existe de nombreuses autres cités nommées Alexandrie.

2. La Méditerranée Africaine comme espace connecté

De la même manière, l'Afrique du Nord ancienne et son histoire méditerranéenne s'est le plus souvent résumé à une histoire punique, et ce malgré la reconnaissance des royaumes numides et maures au cœur de cette histoire (Laroui, 1976). Par ailleurs, la Méditerranée punique a été longtemps considérée comme une même entité comme s'il s'agissait partout de la même réalité culturelle alors que les notions mêmes de punique et de punicisation demeurent assez vagues. Le plus souvent, les Puniques représentent les Phéniciens d'occident, surtout après la fondation de Carthage, et son accession au trône de la Méditerranée occidentale. Dans l'historiographie moderne, le terme punique et son dérivé punicisation, illustrent également la profondeur de l'influence orientale de Carthage sur une partie de la Méditerranée et notamment l'Afrique du Nord. Or, la réalité est plus complexe puisqu'il a été montré que Carthage n'a pas été fondé sur un sol vierge de toute occupation humaine (Benseddik, 2016). Dès ses origines, nous assistons à la rencontre de différentes entités sur le sol africain : les Phéniciens et les Libyens, Numides et Maures. C'est de cette rencontre qu'est né le fait punique (Camps, 1980). Si le rayonnement de Carthage s'est, entre autres, matérialisé par l'insertion dans le monde numide de nouvelles institutions politiques et administratives, la rencontre et les interactions avec la culture libyque a donné naissance à une société originale : la civilisation libyphénicienne. En effet, sur le plan humain, et concernant Carthage, les auteurs anciens utilisaient le terme de « Libyphénicien » pour désigner le mélange et le brassage des populations venues d'Orient avec les Libyens. Le périple d'Hannon parle de Libyphénicien et atteste l'existence de ces populations bien avant la destruction de Carthage et la venue des différents peuples composant le monde romain. Pour Tite Live
(Tite-Live, Histoire romaine, XXI, 22,3), les Libyphéniciens étaient des gens de sang-mêlé, mi-phénicien mi-libyen, libyphoenices mixtum punicum afris genum. A Lepcis Magna, Salluste signale la fréquence des mariages (Salluste, La Guerre de Jugurtha, 2002) entre Phéniciens et Numides.

Aussi, le terme « libyphénicien » souligne nettement la spécificité africaine par rapport à d'autres espaces de la Méditerranée investis par les Phéniciens tels que la Sicile ou la Sardaigne. Et dans chacun de ces territoires de la Méditerranée libyco-punique, il nous faut davantage tenir compte des spécificités locales, aussi bien en terme de groupes humains que de réalités culturelles et que les sources littéraires et archéologiques confirment.

Sur le plan culturel, bien qu'il soit encore difficile de faire l'inventaire exact des interactions réciproques phéniciennes et libyennes dans ce monde libyphénicien, l'Afrique du Nord représente le produit de collaborations mêlées et d'interactions multiples entre les Phéniciens et les Libyens et chacun de ces groupes a exprimé ses spécificités dans des créations communes. La fouille de nombreux édifices archéologiques, comme celui de la nécropole de Kerkouane au Cap Bon, ou le mausolée de Dougga (Beschaouch, 2011), qui sur le plan architectural a révélé une alliance d'éléments à la fois phéniciens, libyques et hellénistiques tels que des techniques de constructions, des motifs décoratifs, des inscriptions bilingues, témoigne de la manière dont les élites locales interprétaient et combinaient des modèles différents[3]. Par ailleurs, les stèles votives et les céramiques retrouvées dans cette région montrent également une pluralité stylistique qui révèle une dynamique africaine en lien avec les autres régions de la Méditerranée.

Dans le domaine religieux, l'étude de certaines divinités africaines montre un long processus d'interpénétrations diverses, qui a concouru à l'élaboration de l'originalité des cultes africains, mais également à la création de divinités originales. Parmi les principaux membres du panthéon phénico-punique qui ont déjà été reconnus : Baal, Melqart, Sid, Ashtart, Eshmoun, Tanit, le panthéon de Carthage donne la primauté à deux divinités, Tanit et Ba'al Hammon (Decret et Fantar, 1998 : 271) dont leur singularité s'inscrit au cœur même de l'histoire de la Méditerranée. Les travaux de Marcel Le Glay et Nacéra Benseddik entre autres, ont largement démontré que la divinité Baal Hammon témoignait de la rencontre entre le Baal des phéniciens et l'Amon égypto-berbère. Héritier d'un

[3] Modèles étant eux-mêmes le produit d'une hybridation continue au sein de la Méditerranée.

dieu cosmique phénicien, nommé El, régnant à la fois sur les vivants et les morts, Baal Hammon serait ainsi une création à partir d'une divinité berbère, au culte de laquelle ont été mêlés depuis les temps les plus anciens, les cultes du bélier et du taureau. C'est notamment à partir de combinaisons symboliques communes (Leglay, 1966 : 245-246) que s'est préparée puis opérée cette rencontre. Le Baal phénicien et l'Amon égypto-berbère étaient des divinités du ciel qui régissaient surtout le soleil, l'orage, et la pluie qui fertilise la terre. Tous deux dominaient l'au-delà, le premier par son cycle de mort et de résurrection, le second par les astres. La rencontre de ces deux divinités, transfigurées par les héritages africains et méditerranéens, notamment hellénistiques, va créer un Baal-Hammon qui sera alors érigé comme une création locale et se haussera au niveau des grands dieux cosmiques sans perdre le contact avec les croyances et les aspirations des populations locales.

De la même façon, Tanit serait composée d'éléments recueillis de la divinité phénicienne Elat Asherat, connu par les Poèmes de Ras Shamra qui datent du XIVème siècle avant notre ère, et de la déesse libyque de la terre. La théologie punique a fait de Tanit la première déesse à Carthage. Divinité tutélaire de la cité, elle était donc déjà le résultat d'une transformation, avec l'expansion du monde grec en Méditerranée occidentale au Ve siècle av. J.-C., liée au contact des cultes siciliens et sud-italiques en l'honneur de divinités mères. Tanit est également apparentée ou a eu des contacts avec la déesse sud-italique Héra. Comme elle, elle est à la fois ouranienne et chtonienne et en tant que déesse céleste, elle est essentiellement maîtresse de la lune. Ainsi, si l'identification de Tanit et Baal Ammon à El et Elat Asherat démontre, à la fois, un certain attachement des puniques aux traditions religieuses orientales, la nature de ces dieux s'est trouvée profondément transformée en Afrique au contact des populations et des croyances locales libyques animistes pour donner naissance à une forme spécifiquement africaine (Peyras, 1992). Par la suite, l'Afrique romaine verra la transformation de Ba'al Hammon en Saturne africain, Tanit en Caelestis, ou encore Gurzil en Hercule-Melqart (Bonnet, 1998).

Les réseaux politiques, économiques et maritimes sont tout aussi révélateurs de la place occupée par les territoires africains dans les circulations méditerranéennes (Payen, 2005). Lors des Guerres Médiques qui ont opposées les cités grecques et l'empire perse, l'affrontement s'est également joué hors de Grèce, en Sicile. Nous savons par un traité conclut entre la cité de Carthage et le roi des Perses Xerxès qu'une synchronisation des attaques était prévue contre la Sicile (Green, 2021).

Cette interaction entre cités africaines et cités grecques à travers la Méditerranée se vérifie davantage sur le plan culturel. Les textes nous apprennent que, dès Massinissa, la culture hellénique fait partie du cadre de vie royal et que l'un de ces fils est savant en lettres grecques (Kherbouch, 2010). De fait, cette langue est familière chez certains membres de l'élite numide, tel le futur Juba II. La dimension politique de ces relations s'illustre également par des mariages : le roi Bogud épouse une femme grecque (Appien, Guerre civile : IV, 54) et par les statues que certaines cités grecques ont érigées en l'honneur de ces souverains numides. Les plus célèbres sont celles de Délos (Baslez, 1981) et à Rhodes, dédiées à Massinissa, à ses fils ou à son arrière-petit-fils, Hiempsal II. D'autres liens sont visibles à travers la participation, au début du IIe siècle av. J.C., de Mastanabal aux Panathénées d'Athènes. Et à Cirta même, on a retrouvé un grand nombre d'amphores rhodiennes des IIe et 1er siècles avant notre ère (Aoulad Taher, 2004). Comme le souligne Yvon Thébert (Thébert, 2005), la participation d'une délégation numide aux grands jeux panhelléniques est chargée d'un sens très fort : les cités grecques reconnaissent ainsi que les monarchies africaines font partie de plein droit de leur communauté culturelle, autrement dit qu'elles sont sorties de la barbarie comme d'autres puissances. Enfin, cette intégration des monarchies numides dans la communauté méditerranéenne est également attestée par la circulation des souverains : Massinissa accueille fastueusement Ptolémée VIII d'Égypte et, inversement, les rois numides se rendent en Orient (Polybe, Histoires : XXIX[4]. Aussi, c'est donc toute la Numidie et

[4] En -168, Gulussa, un de fils de Massinissa est envoyé comme ambassadeur auprès du roi Persée de Macédoine dans le cadre des tensions entre Rome, la Numidie et la Macédoine. Il s'agit donc d'un voyage diplomatique qui témoigne des relations entre la Méditerranée africaine et la Méditerranée hellénistique.

plus largement l'Afrique du Nord qui s'affirme comme partenaire actif de cet ensemble méditerranéen (Coltelloni-Trannoy, 1997).

Dans le domaine maritime, l'apport récent des travaux de Peregrine Horden et Nicholas Purcell, ainsi que la publication récente d'ouvrages de cartographie critique[5] ont considérablement renouvelé la perception et la légitimation d'une Méditerranée africaine. Désormais, grâce à la prise en compte d'outils heuristiques issus de l'anthropologie maritime et de l'archéologie des mobilités, l'étude des ports et des villes côtières telles que Carthage (Dridi, 2025), Utique, Iol, Tingis, Leptis Magna ou Cyrène (Villard, 2022), pour ne citer qu'elles, permettent de confirmer cette intermédiarité entre les différentes régions de la Méditerranée en révélant les réseaux d'interactions et la porosité des frontières. Les sources anciennes attestent cette jonction. Selon Polybe
(Polybe, Histoires : I, 20-21), Carthage est une puissance navale qui exerce une suprématie dans la Méditerranée occidentale. Son complexe portuaire sophistiqué a été conçu pour répondre à la fois à des besoins commerciaux et militaires. Pline l'Ancien (Pline l'Ancien, Histoire Naturelle : V, 1-2) mentionne également les routes commerciales reliant Carthage à la Sicile, la Sardaigne et l'Hispanie. Pour Strabon (Strabon, Géographie : XVII, 3), c'est la Cyrénaïque qui est décrite comme une interface entre mondes grec, égyptien et africain, permettant entre autres les circulations tant matérielles qu'immatérielles. Ce territoire gréco-libyen, dont les cité de Cyrène, Apollonia et Ptolémaïs, en sont les représentations, est un terrain privilégié et singulier des dynamiques de transfert et d'hybridation au sein de la Méditerranée aussi bien sur le plan économique, cultuel que culturel. Dans ces cités se recomposent en permanence tout au long de l'antiquité, identités et cultures (Chevrollier, 2015).

Aujourd'hui, la multiplicité des études archéologiques croisées avec les approches anthropologiques et la relecture des sources anciennes (Hérodote, Strabon, Polybe, Tite-Live, Salluste et Appien entre autres), permettent donc de concevoir l'existence d'une Méditerranée africaine active et connectée aux multiples réseaux méditerranéens[6]. A travers les circulations, les mobilités et les interactions multiples qui structurent la Méditerranée antique, ce territoire confirme nettement son appartenance à une histoire méditerranéenne globale et sa participation spécifique à la fabrication des mondes méditerranéens dans l'antiquité.

3. Rome et la méditerranéisation des Méditerranées

Enfin, concernant la Méditerranée romaine, celle-ci est souvent présentée comme une évolution majeure vécue par la Méditerranée. Son histoire est le plus souvent abordée sous différents aspects : étude de la fondation de Rome, organisation politique, conquêtes et expansion, et diffusion d'un modèle civique et culturel à travers le processus de romanisation.

Toutefois, cette Méditerranée romaine est singulière en raison de son aspect englobant. Envisager les différentes étapes de l'expansion et de la domination romaine nous éloignerait de notre problématique initiale et représenterait une véritable gageure. En revanche, mettre brièvement en avant la manière dont Rome va s'immiscer dans les affaires méditerranéennes peut nous éclairer sur sa faculté à agréger la diversité des Méditerranées.

Il apparait que dans son histoire, entre le IIIe et le 1er siècle av. J.C., la cité de Rome va absorber et incorporer progressivement les différentes Méditerranées occidentales (carthaginoise, sicilienne) et orientales (égéenne, asiatique, égyptienne) dans un espace impérial. En s'affirmant comme rival face à la suprématie de Carthage durant les Guerres Puniques (264 - 146) ; comme arbitre en s'interposant dans les conflits entre les royaumes hellénistiques ; et comme adversaire lors des

[5] Virginie Baby-Collin, Sophie Bouffier, Stéphane Mourlane, Atlas des migrations en Méditerranée: De l'Antiquité à nos jours, Actes Sud, Arles, 2021. Aurélie Boissière, Catherine Grandjean, Catherine Virlouvet, Atlas de la Méditerranée ancienne, coll. Mondes Anciens, Belin, Paris, 2025

[6] Dans l'historiographie moderne, ce territoire est longtemps apparu comme un espace récepteur d'influences extérieures

Guerres de Macédoine (215 - 168), Rome élargit ses prétentions politiques et économiques sur l'ensemble du bassin méditerranéen comme le montre les faits suivants.

Sur le versant oriental, la bataille de Pydna en -168 met fin à la troisième Guerre de Macédoine et ce royaume devient une province romaine en -148. Dans le même temps, devenue une puissance indispensable à l'équilibre diplomatique et militaire au sein de la méditerranée gréco-hellénistique, elle se confronte également à un royaume puissant, celui d'Antiochos III, dont l'un des prétextes aurait été l'accueil par ce Roi du général Hannibal, alors en exil (-195). En 192, la guerre est inévitable entre les deux puissances et en 189, face à l'armée romaine commandée par Scipion l'Africain, Antiochos III subit une défaite qui met fin à ses visées hégémoniques en Asie et en Grèce. La paix d'Apamée en 188 qui règle le conflit entre Rome et le royaume séleucide, le testament d'Attale III (OGIS, 338 :1. 1-9) qui lègue le royaume de Pergame au Sénat Romain en 133, et plus tardivement la bataille d'Actium (David, 2000) qui réduit et annexe le royaume Lagide entre 31 et 30, affirme définitivement la position romaine sur l'Orient hellénistique méditerranéen (Gruen, 1986).

Sur le versant occidental de la Méditerranée, Rome est aux prises avec Carthage (Melliti, 2016). La première Guerre Punique (264-241) qui a pour enjeu la Sicile, voit la défaite de la cité punique, alors contrainte de conclure un traité avec Rome et d'abandonner toutes prétentions sur la Sicile et les îles Eoliennes. De 218 à 201, la deuxième Guerre Punique sous la conduite d'Hannibal, en dépit de conséquences désastreuses pour les deux belligérants, voit la victoire de Rome et le développement d'un impérialisme permettant la conquête de l'ensemble du monde méditerranéen. A l'issue de la bataille de Zama (201), Carthage se trouve donc diminuée d'une grande partie de son territoire maritime mais continue de se développer comme en témoigne les sources anciennes (Burgeon, 2017) et certaines données archéologiques (aménagement des deux ports, urbanisation du « quartier d'Hannibal »). Entre 201 et 149, date qui marque le début de la troisième Guerre Punique, Carthage demeure un carrefour important du commerce méditerranéen. Mais à Rome, une partie du Sénat, sous la conduite de Caton l'Ancien (Plutarque, 1969), défend l'idée que la cité ne peut pas se permettre d'avoir une rivale de cette envergure. Le parti opposé à Carthage engagera donc le dernier conflit qui aboutira à la destruction de Carthage (Appien, Histoire romaine : IV, 8).

En – 146, l'Occident méditerranéen est désormais romain. Et en -30, avec l'annexion de l'Egypte Lagide, Rome contrôle l'ensemble du bassin Méditerranée. Dion Cassius s'en fait le témoin
(Dion Cassius, Histoire romaine : 50-51).

Aussi, pour tenter de comprendre et d'expliquer le succès des conquêtes et la pérennité de cette aire géographique et politique, la recherche historique a longtemps favorisé la notion de romanisation. Entendu comme processus permettant d'expliquer la gestion et l'intégration de ce vaste ensemble et la paix romaine au sein de celui-ci, ce terme se rattache à l'urbanisation des cités de l'empire selon le modèle de Rome et sur la diffusion du droit de cité. Par ailleurs, dans les définitions classiques de l'historiographie, le phénomène de la romanisation consistait en la diffusion de la civilisation, précédée voire préparée par une hellénisation
(Feugères, 1998 : 300-301) sur des peuples conquis. Autrement dit, une politique consciente et systématique d'assimilation des populations conquises. Dans d'autres définitions, la romanisation comprenait l'étude de la connexion compliquée des facteurs physiques, sociaux, économiques et culturels qui apparaissaient dans les relations entre un peuple impérialiste et des cultures autochtones (Broughton, 1929). Cela s'articulait dans un processus complexe regroupant à la fois des transformations structurelles et leurs effets sur la culture locale. Autrement dit, la romanisation correspondait le plus souvent au mouvement par lequel les populations conquises étaient incorporées et assimilées dans l'Empire romain, aussi bien d'un point de vue politique, économique, social que culturel (Millet, 1990 : 15). En définitive, l'intensité de la diffusion de l'urbanisation et l'adoption du latin, entre autres aspects, permettaient de mesurer le degré et la profondeur de la romanisation comme une forme de l'acculturation puis comme une composante dans la construction de l'identité culturelle (Häussler, 2001) avec toutefois la capacité de résister (Bénabou, 1976).

Aujourd'hui encore, la simple évocation de ce mot impressionne par la complexité des phénomènes qu'il revêt (Lassère, 1995). L'historien ou l'archéologue peut être désemparé par l'abondance et la diversité des manifestations qu'il doit enregistrer et interpréter et qu'il découvre autant dans les faits politiques, économiques que dans les interactions et créations culturelles, dans les comportements individuels et dans ceux des communautés qui se sont trouvées intégrées ou ouvertes au monde romain.

C'est pourquoi, l'emploi d'un terme unique ne peut pas suffire à décrire ces multiples aspects évoqués, car une telle notion recouvre des phénomènes très différents. Comme le souligne Patrick Le Roux (Le Roux, 2004 : 292),

> « même si cet outil méthodologique est indispensable parce qu'il est la condition de la continuité d'une histoire de la conquête et de l'Empire intégré dans une structure d'échanges, de dialogues et de refus qui en font la substance, le temps serait venu de renoncer à un outil méthodologique usé par les abus de langage et affaibli par un emploi trop galvaudé, voire impropre, au regard des approches récentes ».

Sur ce point, les recherches les plus actuelles montrent clairement que Rome n'a pas eu de politique assimilationniste. Même, si le modèle prôné par Rome au sein de la Méditerranée, a eu pour base l'idée d'universel, le fondement du système était l'unité du pouvoir impérial garant de la cohésion de l'empire ; si celui-ci était remis en cause, les risques de division apparaissaient. Ainsi, en rayonnant par son emprise au sol, Rome a dicté sa loi et admit et intégré la diversité (Peyras, 1991 : 190). Cet aspect sera renforcé par la décision de l'empereur Caracalla, en 212 de notre ère. En étendant à l'ensemble des sujets libres la citoyenneté romaine, il réalise l'union juridique des peuples composant la diversité de l'Empire. Et quelques soient les raisons (Dion Cassius, Histoires romaines : 78-80) (politiques ou financières), cette décision proclame certes la supériorité renouvelée de la romanitas, mais permet à l'intérieur de ce cadre, à chacun de continuer à vivre selon ses coutumes à partir du moment où les règles définies par le conquérant sont respectées (Le Roux, 1998 : 320).

Ainsi, sur l'ensemble de la Méditerranée romaine, si de nombreux territoires ont été conquis et annexés, les sociétés et les organisations administratives locales n'ont pas été amoindries mais préservées. Dans le domaine linguistique, le grec et le latin sont certes devenues les deux langues officielles, mais les autres langues composantes de l'empire ont continué d'être vivaces. En Afrique du Nord, les populations locales conservent les langues puniques et libyques. Au IVe siècle Augustin d'Hippone rapporte que dans les communautés rurales, certaines population s'exprimaient encore en punique (Lepelley, 2005). L'usage du latin est essentiellement administratif et quant à la langue grecque, elle est l'outil linguistique des intellectuels tel Apulée de Madaure, qui affirme qu'il écrit aussi bien en latin qu'en grec (Apulée, Apologie).

Le même schéma est à l'œuvre dans la gestion administrative des cités mais également dans le domaine des croyances. La création d'une Méditerranée romaine ne fait pas pour autant disparaître la diversité. Et même si l'on parle le plus souvent de romanisation, à l'inverse, celui qui domine au sein d'une société plurielle ne peut échapper aux contacts multiformes et à leurs conséquences sur sa propre façon d'être et d'agir.

En conséquence, l'intégration de cet édit comme repère historique, permet d'insister sur le fait que la généralisation du droit de cité romain et l'intégration complète des provinces de l'empire ont été l'aboutissement d'une transformation incontournable (Jacques et Scheid, 1990 : 289) en cohérence avec la conception du monde romain, pour maintenir et renforcer l'empire à la fois sur terre et sur mer.

Toutefois, à la différence des Méditerranées Grecque, Hellénistique, Punique et Africaine, la Méditerranée romaine envisage, à travers la notion de « mare nostrum », une Méditerranée globalisée dont le centre est Rome. Tout en désignant l'unité d'un espace géographique à partir d'une domination impériale qui fédère l'ensemble des territoires conquis, le qualificatif « notre mer » insiste également sur l'idée que la maitrise de la mer est un élément constitutif de la romanité.

Cette Méditerranée substantielle procède à la fois d'une appropriation symbolique et politique en transformant un espace multiforme en territoire ordonné autour de Rome.

Conclusion : la Méditerranée antique, une mer partagée

En définitive, qu'elle ait été punicisée, hellénisée ou romanisée, et bien qu'elle demeure la métaphore d'une humanité mêlée alliant la diversité et l'unité, l'histoire de la Méditerranée antique ne se laisse pas facilement enfermer dans des catégories. Carthage, Alexandrie ou Rome ont concouru à l'élaboration d'un vaste réseau méditerranéenne où de nombreux peuples porteurs de systèmes de valeurs et de représentation du monde différents, se sont croisés, rencontrés, mêlés, opposés. De ce fait, chacune de ces histoires méditerranéennes, tout en étant originale, a contribué à nourrir les chacune d'elles tout en participant à la création d'un patrimoine commun (Sartre, 2002). Toutefois, à la fois espace mêlant le conflit et le rêve, carrefour d'affrontements et de convergence, monde fait d'ouverture et de fermeture et propice aux échanges et aux confrontations, la Méditerranée demeure un espace marqué par des singularités historiques loin d'être uniformes. Aussi, en rendant compte des imbrications et des transferts opérés dans cette immensité, la Méditerranée, sans être réduite à un ensemble unique et cohérent, s'offre à la fois comme une mer de passage et une terre de transition et cela, d'une rive à l'autre. Au-delà d'une conception mettant l'accent sur les continuités et les ruptures, cet espace montre que son histoire peut se comprendre à travers les multiples adaptations ou réadaptations, appropriations ou réappropriations, acceptations et rejets, et se définir à travers des expériences partagées et contrastées. Alors, pour se représenter cet espace complexe et faciliter la perception et la compréhension de cet ensemble, l'histoire de la Méditerranée est indissociable d'une recherche sémantique qui vise à redéfinir le concept même de « Méditerranée » dans une dimension plurielle et connectée. Enfin, au-delà d'une linéarité rythmée par des coupures et des transitions, il est possible de montrer les singularités des Méditerranées et leur forte imbrication au sein d'un espace commun marqué par de multiples confluences dans un mouvement dynamique qui est celui des sociétés humaines.

Bibliographie :

-Sources

1. Appien, P. Goukowsky (trad.), (2002). Histoire romaine, Tome IV. Paris : Les Belles Lettres.
2. Apulée, P. Valette (trad.), (2002). Apologie Florides. Paris : Les Belles Lettres.
3. Cicéron, E. Bréguet (trad.), (1981). La République. Paris : Les Belles Lettres.
4. Cléanthe, E. Bréhier (trad.), (1962). L'hymne à Zeus. Paris : Gallimard.
5. Dion Cassius, (1991). Histoire romaine, Livres 50-51. Paris : Les Belles Lettres.
6. Dion Cassius, E. Foulon (trad.), Histoire romaine, Livres 78-80. Paris : Les Belles Lettres.
7. Hérodote, P.-H. Larcher (trad.), (1990). Enquêtes. Paris : Gallimard.
8. Homère, V. Bérard (trad.), (2012). L'Odyssée. Paris : Les Belles Lettres.
9. Isidore de Séville, G. Gasparotto (trad.), (2004). Etymologie Libro XIII. Paris : Les Belles Lettres.
10. Platon, M. Dixsaut (trad.), (1991). Phédon. Paris : Flammarion.
11. Pline l'Ancien, J. Desanges (trad.), Livre V, 1-46. Paris : Les Belles Lettres
12. Plutarque, R. Flacelière et E. Chambry (trad.), (1969). Vies Parallèles, Tome V. Paris : Les Belles Lettres.
13. Salluste, A. Ernout (trad.), (2002). La Guerre de Jugurtha. Paris : Les Belles Lettres.
14. Solin, M. A. Agnant (trad.), (1847). Les Merveilles du Monde, Livre XIX. Paris : Panckoucke.
15. Strabon, G. Aujac (trad.), (2003). Géographie. Paris : Les Belles Lettres.
16. Tite Live, A. Robert (trad.), (1993). Histoire romaine : La Seconde Guerre Punique. Paris : Garnier Flammarion.
17. OGIS 338, 1-9

- **Les études (livres et articles).**

1. AOULAD TAHER, M. (2004). L'hellénisme dans le royaume numide au IIe siècle av. J.-C. *Antiquités africaines*, 40-41, 29-41.
2. ARNAUD, P, (2005). *Les routes de la navigation antique : itinéraires en Méditerranée*. Paris : Éditions Errance.

3. BABY-COLLIN, V. (2021). *Atlas des migrations en Méditerranée*. Aix-en-Provence : Actes Sud.
4. BASLEZ, M.F., (1992). *L'étranger dans la Grèce antique*. Paris : Les Belles Lettres.
5. BENABOU, M, (1976). *La résistance à la romanisation*. Paris : François Maspero.
6. BESCHAOUCH, A. (2011). Recherches récentes sur l'histoire municipale de Thugga. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles Lettres*, 1803-1818
7. BHABBA, H, (1994). *The Location of Culture*. Londres: Routledge.
8. BOISSIERE, A. (2025). *Atlas de la Méditerranée ancienne*. Paris : Belin.
9. BONNET, C, (1988). *Melqart, Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*. Leuven-Namur : Peeters-Presses Universitaires.
10. BONNET, C. (2015). *Les enfants de Cadmos*. Louvain : Peeters.
11. BRAUDEL, F, (1985). *La Méditerranée*, Paris : Flammarion.
12. BRIAND-PONSART, C. (2005). L'Afrique romaine de l'Atlantique à la Tripolitaine. Paris : Armand Colin.
13. BROUGHTON, T.R.S. (1929). *The Romanization of Africa Proconsularis*. Baltimore :
14. BURGEON. C, (2017). *Rome et Carthage avant les Guerres Puniques*. Louvain-La-Neuve : Academia.
15. CADOTTE, A, (2007). *La romanisation des dieux : l'interpretatio romana en Afrique du Nord sous le Haut-Empire*. Leiden : Brill
16. CAMPS, G, (1980). *Les Berbères : Mémoires et identité*. Paris : Errance.
17. CAMPS, G. (1999). Gurzil. *Encyclopédie berbère*, 21, 3258-3259.
18. CARPENTIER, J. (1998). *Histoire de la Méditerranée*. Paris : Seuil.
19. CHAMOUX, F, (1953). *Cyrène sous les Battiades*. Paris : De Boccard.
20. COLTELLONI-TRANNOY, M, (1997). *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*. Paris : CNRS.
21. COURTOIS, Ch, (1975). *Saint-Augustin et la survivance du punique*. Tunis : Connaissance du Maghreb.
22. DAKLIA, J, (2008). *Lingua Franca*. Arles : Actes Sud.
23. DAN, A. (2014). Les concepts en sciences de l'Antiquité. *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 40/1, pp. 239-305.
24. DAUGE, Y.-A, (1981). *Le Barbares, recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation. Bruxelles* : Collection Latomus.
25. DRIDI, H,(2025). *Carthage et le monde punique*. Paris : Tallandier.
26. DROYSEN, J.G (2003). *Histoire de l'Hellénisme*. Paris : Bouquins éditions.
27. DUBUISSON, M. (1982). Remarques sur le vocabulaire grec de l'acculturation. *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 60, fasc. 1, pp. 5-32.
28. DUNAND, F. (1983). Grecs et égyptiens en Égypte Lagide, le problème de l'acculturation. *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, 46-87.
29. ERSKINE, A. (2004). *Le monde hellénistique, espaces, sociétés, cultures, 321-31 av. JC*. Rennes : PUR.
30. ESPAGNE, M, (1999). *Les transferts culturels franco-allemands*. Paris : PUF
31. FEUGERES, M. (1998), Signes de la romanisation. *Revue archéologique de Narbonnaise*, 31, 299-353.
32. *GEERTS, C, (1973). The Interpretation of Culture. New-York : Basic Books.*
33. GINZBURG, C, (1980). *Le fromage et les vers*. Paris : Flammarion.
34. GREEN, P, (2021). *Les Guerres médiques*, Tallandier, Paris, 2
35. HARTOG, F, (1991). *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*. Paris : Gallimard.
36. HÄUSSLER, R. (2008). *Romanisation et épigraphie. Etudes interdisciplinaires sur l'acculturation et l'identité dans l'Empire romain*. Dremil-Lafage : Mergoil.
37. HORDEN, P. (2000). *The Corrupting Sea : A Study of Mediterranean History*. Oxford : Blackwell.
38. JACQUES, F. (1990). *Rome et l'intégration de l'empire*. Paris : PUF
39. JACQUEMIN, A, (2001). *La Grèce classique*, 510-336 av. J.-C. Paris : Ellipse.
40. KHERBOUCHE, F. (2010). Mastanabal. Encyclopédie berbère, vol. 30, 4664-4667.
41. LANCEL, S. (1981). La fin et la survie de la latinité. *Revue des études latines*, 59, 269-297.
42. LARONDE, A, (1987). *Cyrène et la Libye hellénistique*. Paris : CNRS.

43. LAROUI, A, (1976). *L'histoire du Maghreb : un essai de synthèse*. Paris : Maspero.
44. LASSERE, J-M, (1977). *Vbique Populus.* Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine. Paris : CNRS.
45. LEGLAY, M, (1961). *Saturne Africain.* Paris : CNRS.
46. LEGRAS, B, (2004). *L'Égypte grecque et romaine*. Paris : Armand Colin.
47. LE ROUX, P. (2004). La romanisation en question. *Annales*, 59(2), 297-311.
48. MELLITI, K, (2016). *Carthage : histoire d'une métropole méditerranéenne*. Paris: Perrin.
49. MILLET, M, (1990). *The Romanization of Britain*. Cambridge: University Press.
50. MOMIGLIANO, A, (1979). *Sagesses barbares, les limites de l'hellénisation*. Paris : Folio Histoire.
51. NICOLET, C. (2000). *Mégalopoles méditerranéennes géographie urbaine rétrospective*. Paris : Maisonneuve & Larose.
52. PAYEN, P, (2024). *L'Antiquité et ses réceptions. Un nouvel objet d'histoire*. Turnhout : Brepols.
53. PEYRAS, J. (1991). Identités culturelles et métissages ethniques dans l'antiquité. *Métissages, Cahiers CRLH-CIRAOI*, 183-198.
54. PROST, F, (2002). *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*. Paris : Publications de la Sorbonne.
55. RECLUS, E, (1876). *Nouvelle géographie universelle*. Paris : Hachette.
56. ROQUE, M.A. (1996). Les cultures, éléments vitaux des civilisations. *Les cahiers de Confluences*, 11-33.
57. SARTRE, M. (1997). *La Méditerranée antique*. Paris : Armand Colin
58. SEBAI, M. (2005). La romanisation en Afrique : retour un débat. *Afrique et Histoire* (3), 39-56.
59. THEBERT, Y. (2005). Royaumes numides et hellénisme. *Afrique et Histoire* (3), 29-37.

-Chapitre d'ouvrages

1. Chevrollier, F. (2015). Conscience gentilice et processus d'aristocratisation chez les notables de Cyrénaïque à l'époque impériale. Dans V. Michel (dir.), De Leptis Magna à Derna, de la Tripolitaine à la Cyrénaïque,(pp. 39-66). Paris : Université de la Sorbonne.
2. Dench, E. (2004). Italie et Sicile à l'âge hellénistique. Dans A. Erskine, Le monde hellénistique, espaces, sociétés, cultures, 323-31 av. JC. (383-402). Rennes : PUR.
3. Ouachour, F. (2015). Réflexions sur le concept de Métissage en Afrique du Nord antique. Dans I. Pimouguet-Pedarros, M. Clavel-Lévêque & F. Ouachour, Hommes, cultures et paysages de l'Antiquité à la période moderne. (pp. 103-121). Rennes : PUR.

-Actes de colloque

1. Gatier, L. (2003). Evolution culturelles dans les sociétés du Proche-Orient. Dans F. Prost (dir.), L'Orient méditerranéen, de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée : Cités et royaumes à l'époque hellénistique, (pp. 97-115). Rennes : PUR.